

Michel Perrin

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

—Il faut partir et partir le plus tôt possible. Je vois bien qu'elle a vendu sa montre sans u'en parler... Elle a beau travailler du matin au soir, l'aiguille d'une femme ne peut fournir aux besoins de deux personnes. Ah ! j'aurais dû partir depuis longtemps !... mais où aller ? sans argent, sans famille, sans amis !

Ce monologue se débitait en l'an VIII de la République, dans une petite chambre qui peut-être existe encore à Dijon. et qu'habitait alors l'ancien curé d'un petit village du département de la Côte-d'Or. Michel Perrin, qui n'avait vécu jusqu'alors que pour faire du bien aux hommes, prier Dieu et cultiver le petit jardin de son presbytère, s'était vu arracher de l'asile où venaient de s'écouler vingt-deux ans de paisible existence. Privé du modique salaire attaché à ses fonctions, par quelques-uns des agents du gouvernement républicain, et suspect à tous, le pauvre prêtre avait erré longtemps de village en village, tantôt pour recourir à l'amitié de plusieurs braves gens dont il avait acquis la reconnaissance dans des temps plus heureux. Enfin, depuis un an, il habitait Dijon. C'était là qu'il avait rejoint sa sœur, Madeleine Perrin, la souveraine maîtresse de sa maison, et maintenant son seul appui dans le monde.

—Madeleine, en quittant le presbytère, s'était rendue directement à Dijon, où elle espérait retrouver quelques anciennes connaissances et vivre du travail de son aiguille. Elle avait réussi en effet à utiliser ses talents en couture au point de pouvoir amplement à son existence ; mais quand le bon curé, cédant à ses instantes prières, fut venu occuper l'une des deux petites pièces touchant au grenier qu'elle appelait son appartement, Madeleine reconnut bientôt qu'un homme, encore dans la force de l'âge et de bon appetit, est beaucoup plus difficile à nourrir qu'à loger.

De son côté, Michel Perrin en dépit des efforts de sa sœur pour lui cacher l'effet de son séjour chez elle, n'avait point tardé à découvrir la triste vérité. Dès lors il n'avait cessé de former des plans pour parvenir lui-même à gagner quelques sous ; mais Madeleine repoussait avec énergie tout ce qui lui semblait contraire à la dignité du curé de N.....

Il avait fixé à la semaine suivante l'époque d'une séparation aussi douloureuse, lorsqu'un matin, Madeleine rentra porteur sur sa figure certain air préoccupé qui ne lui était pas habituel, mais dont Michel Perrin, livré à ses réflexions, ne s'aperçut pas d'abord.

—Quel malheur que Paris soit si loin ! dit plusieurs fois Madeleine, sans s'apercevoir peut-être qu'elle parlait tout haut.

—Pourquoi cela, chère sœur ? dit-il.

—C'est que je viens d'apprendre une chose si étonnante, ton ancien camarade de classes, Eugène Camus, revient ici avec une place de deux mille francs dans les droits réunis.

—Une place de deux mille francs ! s'écria le bon curé. Tu fais bien de dire qu'il y a des gens heureux, Madeleine, à ajouter-t-il en souriant : car je te donne ce pauvre Eugène Camus pour le plus franc paraisseux et le plus parfait ignorant qui soit jamais sorti du collège de Juilly.

—Aussi mourait-il de faim à Paris, depuis près de trois ans ;

mais son bonheur a voulu qu'un autre élève des Oratoriens, Joseph Fouché, dont tu m'as parlé bien souvent.....

—Oh ! Joseph Fouché doit être un autre homme, par exemple. Je suis bien aise d'apprendre qu'il vit encore. Un fin matois ! vraiment ! et toujours dans les premiers. Lui et moi nous faisons ensemble, comme on disait au collège ; il m'aidait pour mes devoirs, et, en revanche, je me battais pour lui ; car j'étais un solide gaillard, et Joseph Fouché n'était pas fort.

—Cela ne l'a pas empêché de se pousser dans le monde, je t'en réponds ! Il est ministre... ministre de quoi donc ? c'est égal ; il paraît qu'on peut tout quand on est ministre ; et comme son plus grand plaisir est de faire la fortune de ses anciens camarades de classe.....

—Si j'étais sûr de cela ! interrompit le pauvre curé avec une vive émotion.

J'espère qu'il vient d'en donner une bonne preuve en plaçant Camus comme je te dis, répliqua Madeleine ; mais Camus se trouvait à Paris ; il pouvait le voir et lui parler.

Et pourquoi n'irais-je pas à Paris, Madeleine—s'écria Michel Perrin d'un air résolu.

Le pauvre curé se montrait si plein d'espérance dans le succès de son voyage qu'il finit par en inspirer à Madeleine.

Dès qu'il eût établi son domicile dans le plus modeste hôtel garni de la capitale, il apprit que Joseph Fouché était ministre de la police générale, que tous les ministres donnaient une audience publique une fois par semaine, mais qu'il fallait leur écrire pour obtenir une audience particulière.

Comme c'était une audience particulière qu'ambitionnait le curé, il traça sans tarder la mission suivante :

—Michel Perrin prie son ancien camarade de classe, Joseph Fouché, de le recevoir le plus tôt possible. Il loge hôtel du Soleil, rue Mouffetard.

—Vale et me ama.

La semaine presque entière se passa sans que le curé reçut aucunes nouvelles du ministre, quand un soir le portier lui remit une lettre ; le cœur du pauvre curé battait comme il n'avait peut-être jamais battu. Après avoir décacheté d'une main tremblante, il s'approcha de la chandelle allumée dans la loge, et lut ces mots qui lui semblèrent écrits en lettres d'or :

—Le ministre de la police générale recevra le citoyen Michel Perrin, jeudi, 24, à une heure.

Ce jour venu, Michel Perrin était avant midi dans les antichambres du ministre. Assis sur le bord d'une banquette, il préparait ses phrases, il s'efforçait surtout de bannir cette timidité naturelle à ceux qui ont vécu toujours loin du monde, et qu'augmentait encore la vue d'un séjour où tout annonçait le pouvoir et l'opulence. Pour s'en hardir, il se reportait au temps du collège, et il s'était répété cent fois que Joseph Fouché avait été son camarade de classe, lorsqu'enfin on l'appela.

Fouché était seul dans son cabinet, assis devant un bureau couvert de papier. A peine eût-il levé la tête et attaché ses petits yeux rouges sur celui qui venait d'entrer que prenant un air riant :

—Ce n'était, ma foi, pas la peine de t'annoncer, dit-il, je n'aurais pu te rencontrer dans la rue sans te reconnaître.

A cet accueil amical, le pauvre curé reprit tout son courage.

—Savais-tu que j'étais ministre ?

—Parbleu !

—Et tu as compté sur moi ? reprit Fouché avec bienveillance.

—Si bien compté, répondit le pauvre curé, qu'après Dieu je n'espère qu'en vous. Employez-moi où vous voudrez, comme vous voudrez ; la misère ne rend pas difficile ; je ne recule devant aucune espèce de besogne ; je suis résolu à tout faire pour gagner du pain.

—A tout faire ! répéta Fouché un peu surpris : ainsi tu ne refuserais pas d'être employé dans mon ministère ?

—Eh ! c'est tout ce que je demande ! s'écria Michel Perrin, les yeux rayonnants de joie.

La porte du cabinet s'ouvrit et l'un des huissiers vint avertir le ministre que le premier consul le mandait aux Tuileries sur-le-champ.

Fouché se pressa de rassembler plusieurs lettres, qu'il mit dans son portefeuille avec toute la hâte d'un homme qui craint de perdre une minute.

—Et moi ! et moi ? dit le pauvre curé, qui le voyais avec effroi se disposer à sortir sans avoir rien promis de positif.

—Tiens, dit le ministre en écrivain précipitamment deux lignes sur un petit papier, porte ceci à Desmarest, chef de division ; puis il ne fit qu'un saut de son cabinet dans sa voiture.

A peine le curé eut-il pris le temps de lire ces mots : "Desmarest emploiera Michel Perrin et le payera cher", que, transporté de joie, il courut à la recherche du personnage qu'ils indiquaient, et grâce à l'ordre dont il se dit porteur, on l'introduisit aussitôt près du chef de division.

Le citoyen Desmarest, qui lui sembla beaucoup plus imposant que le ministre lui-même, vu qu'il n'avait pas été son camarade de classe, prit le papier, le lut, et, sans l'engager à s'asseoir, lui demanda gravement si c'était lui qui se nommait Michel Perrin.

—Moi-même, citoyen.

—Vous venez d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère. Je vais vous inscrire sur la liste de mes employés ; vous aurez vingt francs par jour, et nous partirons de ce matin pour vous payer votre traitement.

A ces paroles, le pauvre curé eut besoin de faire le plus grand effort sur lui-même pour ne point laisser éclater une satisfaction difficile à décrire ; mais se contraignant : —Il me tarde bien de me rendre assez utile pour justifier la bonté de Joseph et la vôtre, dit-il ; et si vous voulez m'indiquer tout de suite la besogne que.....

—Pour aujourd'hui, je n'ai rien à vous désigner particulièrement ; mais vous viendrez me voir dans deux ou trois jours ; en attendant, vous allez courir la ville, suivre les promenades, les endroits publics, dîner chez les bons restaurateurs.

—Ah ! pour les bons restaurateurs, dit Michel Perrin en souriant, ils ne me verront guère ; je les crois beaucoup trop cher pour ma bourse, à en juger par l'empoisonneur chez qui je me nourris tant bien que mal.

—Je comprends, répondit Desmarest : je vais vous faire payer une quinzaine d'avance. Cela vous suffira, j'imagine ?

—Pour longtemps, je vous en réponds, répliqua le bon curé.....

Si la première pensée du curé, quand il se vit possesseur de trois cents francs, fut à Dieu, la seconde fut pour Madeleine ; il ne songea point à dîner avant d'avoir écrit quatre pages à cette bonne sœur, et sans avoir fait partir sa lettre et la moitié de son trésor pour Dijon. Alors,

léger de cœur et d'esprit, il résolut de suivre les conseils du citoyen Desmarest, et de jouir un peu des plaisirs de Paris. — J'ai quatre bons jours devant moi jusqu'à lundi, se dit-il, ma foi ! je vais m'amuser un peu. En conséquence, il se mit à parcourir la ville. Paris, qui jusqu'alors lui avait semblé triste, boueux, enfumé, prit tout à coup un aspect riant à ses yeux.

Le lundi matin venu, Michel Perrin se rendit au ministère, un peu inquiet de savoir si le travail dont on allait le charger ne serait pas au-dessus de sa capacité.

—Ah ! c'est vous, dit le citoyen Desmarest ? Eh bien !..... Qu'avez-vous fait ces jours-ci ?

—J'ai couru la ville comme si je n'avais que vingt ans, répondit gaiement le bon curé.

—Tout était tranquille, j'imagine ?

—Ah ! parfaitement tranquille ! Tout le monde avait l'air de s'amuser autant que moi.

—Les mécontents ; ne manquent pas, cependant.....

—Oui, les mécontents ; c'est ce que me disait hier un pauvre diable avec lequel j'ai lié conversation, sur le boulevard du Temple, et qui n'était, ma foi, pas content lui-même.

Le curé se taisait après ces mots :

—Parlez toujours, parlez toujours, dit le citoyen Desmarest, qui rouvrait deux cents lettres l'une après l'autre en frappant du pied. Je vous écoute. Quel homme est-ce, votre pauvre diable ?

—C'est un ancien garde du corps de monseigneur le comte d'Artois.

—Et, le bon royaliste du boulevard vit de fumée comme tous ses amis ? Il a des espérances très prochaines d'un sort plus heureux ?

—Il en a beaucoup.

—Qui reposent ?

—Ah ! je l'ignore.

—Diable ! dit le citoyen Desmarest, qui surveillait principalement alors les royalistes ; mais au moins vous savez son nom ?

—Il ne me l'a pas dit.

Le chef de division haussa les épaules en souriant.

—Vous lui avez laissé voir que vous étiez trop malin pour lui.

—Bien au contraire, répliqua le bon curé ; car je lui ai dit tout de suite que je n'étais pas fort.

—Je commence en effet à le croire, pensa tout bas Desmarest. Puis, se levant pour le congédier :

—Allons, citoyen Perrin, continuez toujours ; nous verrons lundi.

Michel Perrin avait à peine refermé la porte du cabinet que le chef de division sonna et fit venir un de ses mouchards qui se trouvaient dans l'anti-chambre :

—Suis cet homme en redingote brune qui vient de me quitter, lui dit-il. Suis-le toute la journée, et viens me faire ton rapport demain matin.

Jusqu'au soir, le pauvre curé ne put faire ni un pas, ni un geste, ne put dire un mot sans que l'habile surveillant dont on avait fait son ombre n'en prit note ; en sorte que le lendemain, quand il reçut l'ordre d'entrer chez Desmarest, ce dernier savait un peu mieux que lui-même tout ce qu'il avait fait la veille.

Pour le coup, pensait le chef de division, à moins qu'il ne soit sourd, aveugle ou muet, il ne se taira pas celui dit-il, vous allez, j'espère, me parler de votre journée d'hier ?

—Oh ! rien de nouveau, répliqua avec simplicité Michel Perrin ; je commence à connaî-

tre tous ces endroits-là comme ma poche.

—Faites-moi le plaisir de me dire où vous avez diné hier, citoyen Perrin ?

—Chez un restaurateur du Palais Royal, répondit le curé, que cette espèce d'interrogatoire surprenait au dernier point.

—Et après ?

—Après, j'ai été prendre ma demi-tasse au café du Caveau.

—Et tandis que vous preniez votre demi-tasse, que se passait-il, je vous prie ?

—Mais rien que je sache.

—Quoi ! vous n'avez pas remarqué trois jeunes gens qui causaient ensemble près de vous, dont la table touchait la vôtre ?

—Attendez, attendez, je me rappelle : il y avait effectivement à côté de moi trois ou quatre messieurs.....

—Et ils disaient les plus grandes horreurs du premier consul, ajouta le chef de division avec colère ; ils allaient même jusqu'à menacer sa vie !

—Quant à cela, je l'ignore absolument, vu qu'après avoir remarqué deux ou trois fois que ces messieurs baissaient la voix quand je tournais la tête de leur côté, j'ai été m'asseoir à deux tables plus loin ; je ne voulais pas avoir l'air d'écouter leur conversation, vous sentez bien.....

—Par ma foi, c'est trop fort ! s'écria Desmarest : quel emploi croyez-vous donc avoir au ministère ?

—Ah ! voilà, dit vivement le curé, voilà justement ce que je voudrais savoir depuis quinze jours.

—Eh, morbleu ! vous êtes espion de police !

—Mouchard !

—Mouchard.

Le curé sauta de sa chaise, les joues pourpres, les lèvres tremblantes : Monsieur ! — Mais ce n'est pas à vous que j'ai à parler, dit-il en sortant précipitamment du cabinet.

Il courut à la porte du ministre.

—Je vous prie de m'entendre une minute, citoyen ministre, dit-il d'une voix altérée. Fouché, quoiqu'un peu surpris à la vue de cette figure renversée, reconnut parfaitement Michel Perrin et lui permit de le suivre.

—Eh bien ! qu'est-ce ? demanda-t-il des qu'ils furent seuls : as-tu donc découvert quelque conspiration, pour être ainsi hors de toi ?

—J'ai découvert que vous vous êtes joué d'un ami d'enfance, répondit le bon curé avec un courage que lui donnait son ressentiment.

—Que je mens si je sais ce que tu veux dire ! répondit Fouché en le regardant, comme pour s'assurer que celui qui lui parlait était dans son bon sens. — M'employer !... m'employer comme espion ! s'écria Michel Perrin.

—Il me semble que le scrupule te vient tard, dit Fouché ; quand on est depuis quinze jours affidé à de la police.....

Est-ce que je le savais ! s'écria le pauvre curé.

—Quoi !... vraiment, tu ne le savais pas ?... Tu le devines aujourd'hui ? dit le ministre ; et, frappé du comique de la situation, il partit d'un grand éclat de rire.

—Je ne l'aurais jamais deviné, répondit fièrement Michel Perrin ; votre homme vient de me le dire.

Fouché ne rit plus ; et s'approchant de son camarade de classe : — Il y a eu malentendu, Michel, dit-il en lui prenant la main, oublions cela et restons bons amis ; d'autant plus, ajouta-t-il, que j'ai une excellente nouvelle à te donner, c'est qu'on va te rendre ta cure.

Encore une plaisanterie ! dit

Michel Perrin en levant les épaules d'un air incrédule.

—Non, sur ma foi ; le culte est rétabli.

—Tu recevras de mes nouvelles avant peu ; car, en attendant, je te conseille de retourner près de ta sœur. Paris est plein de gens beaucoup trop malins pour toi ; et comme il faut vivre, continua Fouché en tirant d'un tiroir un rouleau de vingt-cinq louis, prends ceci.

—Non, non, point d'argent, dit le bon curé en repoussant la main du ministre.

—Prends donc ! Tu n'imagines pas, j'espère que ce soit une gratification pour les services que tu as rendus, dit Fouché en éclatant de rire ; c'est moi qui te le donne, pour toi, pour ta sœur.

—A la bonne heure, répondit Michel Perrin attendri. Je ne refuse pas le don d'un honnête homme.

Fouché étouffa un soupir. — Adieu, dit-il, retourne à Dijon.

L'année suivante, Michel Perrin avait repris ses fonctions à N***, et Madeleine était devenue dame et maîtresse du presbytère. Si Madeleine, un peu vaniteuse de sa nature, faisait remarquer à son frère, quand ils sortaient de l'église, que tous les paysans étaient leur chapeau : — Oui, oui, lui répondait tout bas le curé en souriant, les braves gens ne savent pas que j'ai été quinze jours mouchard.

MADAME DE BAWR.

FOR SALE

—OR—

To Let

The undersigned offers for sale or to let the property lately occupied by the late S. F. Perry, Tignish, consisting of one large dwelling house, suitable for hotel, barn and other outbuildings.

The house is conveniently situated in the most central part of Tignish, is heated by hot air and thoroughly finished pump in the house. Possession given at once.

For further particulars apply to

J. A. Brennan

Tignish, P. E. I.

Sept 1st. '98 - 2m.

BERNARD BROS

—oro—

Now that the hot season is on, we wish to remind the people that we keep a first class assortment of cool (on ice) temperate drinks.

Conf.ctionery of every description

Groceries—Pure and Fresh
Nice Biscuits, Cheese etc.

Boots & Shoes, a great variety to select from.

Dry Goods, Dress Goods, Fancy Goods, etc.

Hardware, Stoves, Tinware, Granite ware, etc.

Canned goods of every Variety

MILK CANS - THE BEST

General repairing done at short notice in our Tinware shop.

BERNARD BROS.
Tignish, P. E. I.

Ripans Tabules: at druggists.

Ripans Tabules: one gives relief.

Ripans Tabules cure jaundice.